

Erref. kodea: LAF-220-192 [92]

Izenburua: Hainbatetik jasotako lanak:

Ezezaguna: *Concours basque. Piece.*
Labor emnia vincit

CONCOURS BASQUE

P I E C E

Labor omnia vincit

- - - - -

A mon chalumeau, déjà, vous, dame jolie,
vous avez autrefois appris quelques chansons, recueillant, doux labeur,
tantôt les soupirs d'un berger, tantôt en bref
les gémissements d'une tendre colombe,
ce qui me les faisait plaindre, ou bien
l'ombre obscure des taillis et le pollen des fleurs,
nourriture de l'active abeille ;
tantôt, par contre, il m'est arrivé de dire, sur invitation,
les combats du grand Pensart, sa vie, ses plaisirs,
mais aussi son malheur et son dernier jour,
ce Pensart qui fut, dit-on, en d'autres temps, le roi heureux
d'un petit royaume du nom de Carnaval,
lui qui, dès sa jeunesse, rien qu'au son du violon, soit de nuit
soit de jour, dans la joie, avait, pareil au vent,
étendu son empire, comme le déluge sur toute la terre.

VIE DES CHAMPS

Dans ces vers-ci, vous-même, dame toute savante,
dites champs et laboureur, surtout la paix du laboureur
et aussi ses plaisirs
Dites comment, nageant dans toutes les richesses,
il goûte le tranquille bonheur de son séjour.
Ciel et terre lui appartiennent. Oh ! trop heureux
le campagnard, s'il savait sa félicité !
Les peines de coeur n'assiègent pas sa porte ;
Le mensonge s'apprend en ville, la vertu aux champs
Labourant le vieux sol labouré jadis par ses pères,
Lui, passe la nuit en paix et en paix la journée.
Le soldat, le prêtre vivent de ce champ ;
Tout le monde en vit : c'est aussi la table du roi.
De toute part une infinité de fruits en suspens,
lui sourit : poire, pêche, et toi, belle pomme.
L'un est mûr en été, l'autre tombe en hiver.
La terre, véritable bonne mère, lui offre toujours le printemps
et toujours le dernier quartier de la lune.

.../...

Les enfants puissent-ils l'aimer, tous, et s'aimer entre eux.
Souvent les honneurs viennent d'eux-mêmes trouver le laboureur.
Au village depuis longtemps he voici élu roi :
Obéi, il étouffe dans l'oeuf les discordes,
jugeant toute chose selon la loi divine.

JEUX RUSTIQUES

Course à pied

Aux jours de fête, réunissant la jeunesse en un terrain plat,
s'étant mis à la tête de tous, il parle lui-même comme voici :
Mes enfants, vous voyez là-bas un orme
Qui, pareil à une tour, élève sa tête vers le ciel,
svelte au bout de la prairie :
d'autre-part, là-même, suspendues à deux branches, deux bourses
à saisir en sautant, l'une lourde d'or, l'autre de monnaie.
Qu'elles soient pour celui
qui, à la course, prenant à gauche de l'orme
et en ayant fait le tour rapidement,
devançant tous ses rivaux, s'en empare le premier...
Aussitôt s'avancent d'abord les frères Bétiri et Domingo :
Bétiri gracieux, à la fleur de l'âge,
Domingo élané, soigneux de sa personne,
qui n'a pas son pareil à la course à pied :
frères qui s'aiment si tendrement l'un l'autre.
Ensuite arrive Urdina (le grison), oeil vif, sang navarrais,
ni jeune ni vieux, vert et fier,
qui, courant comme le vent, bat vivement
à la course le chamois pendant la chasse,
et dont les cheveux, dit-on, grisonnèrent dès l'enfance,
d'où lui vient son surnom.
Voici encore Etxexuri, Bidegain le borgne, Zubera
qui n'a été égalé par personne pour le saut en hauteur.
et beaucoup d'autres enfin, qui n'ont pas de nom.
Se hâtant à l'envi, déjà ils se sont mis en rang ;
Déjà, l'oeil attentif, l'oreille attentive, tous attendent
le signal. Frappant en silence, la crainte dévore
La poitrine essoufflée, tandis que font sauter tous les coeurs
la fièvre de l'honneur et la promesse de l'or.
Tour à tour se mesurant entre eux et mesurant l'orme,
Tous ont plusieurs fois dévoré des yeux la piste,

Soudain tous en criant se sont lancés au loin
à la course à pied, ayant enfin vu le geste si attendu
et, comme la grêle, à qui plus vite, ensemble,
ils ont foncé. Devançant tout le monde, Domingo
va le premier. Après lui, Urdina, ramolli par le trajet,
court de plus près, mais de plus près à un long intervalle.
Puis, sur les pas de celui-ci, Bétiri, encore coureur
novice, vous arrive. Le quatrième est Zubero.
Au bout du champ herbeux, déjà ils transpiraient
Ayant contourné l'orme, et même perdu leurs bérêts,
ils arrivent très bruyamment à la limite,
quand Domingo, à qui adroitement Urdina du pied
a entravé le pied, tout à coup tombe par terre.
Mais comme l'élan et Urdina s'en trouve ralenti, par côté
Bétiri au mollet léger, comme l'hirondelle vole en tête
et saute droit avec bonheur sur la bourse d'or ;
de même a temps Zubero a pris la seconde bourse
qui il y a à peine un instant n'était pas sienne.

PARTIE DE PAUME

Maintenant tout près, sur le plateau, la pelote
remplace la course. Tout le monde élève jusqu'aux cieux ensemble
nommément Azantza Sorhondo avec Percain.
Percain n'a jamais eu nul part d'égal
au but, ni Azantza au refill.
Tous deux se valent, eux qui n'ont pu
encore jamais se vaincre l'un l'autre sur place.
Percain est fils du pays de Cize, Azantza du pays de Labourd.
Avec eux sur la place tout le monde vante d'autre part
le magnifique Domingo, mais aussi le fier Curutchet.
Avec chacun deux compagnons dans son camp, graves,
les deux joueurs célèbres se sont mis dans la plaine.
Autour, le public en silence attend impatient.
Et déjà se passant l'un à l'autre la pelote
ronde, et se mesurant aussi du regard,
" jeu !.. dit Percain, "Batte" répond Azantza.
Courbant le bras, prenant la balle au bond, vite
Percain la lui claque haut dans le ciel,
et loin, La balle dépasse même Azantza de beaucoup.
Cent partisans de Percain lancent tous ensemble

..../...

un cri vers les cieux. De nouveau le gaucher
frappe beaucoup plus fort, mais joliment
le droitier lui a retrouvé la balle au même endroit.
A son tour le gaucher lui a renvoyé la paume renvoyée
Et le labourdin, l'ayant prise à la volée,
l'a lancée à travers les airs, au loin, derrière tout le monde.
Comme le berger, en montagne, laissant là pour une fois
son chalumeau harmonieux, en lançant à tour de bras
le galet rond vivement propulsé par la fronde,
l'a envoyé infiniment haut d'une montagne à l'autre,
de même Sorhondo a refile la balle a perte de vue.
Ensemble, à leur tour, les partisans d'Azantza,
de leurs cris et hurlements moqueurs, ébranlent
là-haut la demeure des nuages.

COURSE AU TAUREAU

La nouvelle s'est vite répandue,
qu'on allait maintenant combattre sur le plateau
un taureau énorme, que onze piqueurs
emmenaient de loin, fortement harnaché, traînant
avec peine en glissade un grand rocher.
De mémoire (d'homme) nul ne part n'en avait vu de pareil.
Il a récemment déchité six chevaux et deux toréadors
de grande renommée dans toute l'Espagne.
Déjà la trompe recourbée a appelé les toréadors au combat.
En entendant ce bruit qu'il connaît bien,
le taureau, à la porte, se fend à mugir.
C'est ainsi que la nuit vous entendez le grondement de la mer,
quand le noir élément, troublé jusqu'au fond,
soulevant pesamment la vague enflée jusqu'au ciel,
l'a jetée du ciel sur le large dos du rocher écumeux.
Enfin, alors que tout le monde attend, un taureau
à la tête noire sombre rapidement dans la vaste arène.
De peur tous les cheveux se sont hérissés.
En silence, Pedro lui-même, le toréador si habile,
Predo, que nul n'a vu vaincu sur l'arène,
Predo, regardant à la dérobée est effrayé.
Il n'est pas le seul. L'animal montrant sa force
en sifflant des narines, pique le vent de ses cornes
Et, retournant profondément la terre à coup de sabots,
jette aux spectateurs en sifflant une pluie de gravier sec.

..../...

.../...

En vain on lui cherche partout
quelqu'un qui voudrait se mesurer à lui.
Alors, s'approchant de son vieil ami Ahordo,
Azantza doucement le pique de reproches :
Dis, Ahado : qu'est-ce qui retient ton courage
cousu à ce banc, inutilement pensif ? lui di-il.
Le désir de l'honneur est-il chez toi totalement tari ?
Ces mots lui font bouillir le sang :
Je ne suis pas, non, moi, retenu par la peur,
lui répond Ahade, le front haut levé :
Seulement mes vieilles années glaçant mon sang dans les veines
m'ont depuis longtemps engourdi.
Mais je veux encore montrer ce que nous avons été autrefois.
Déjà, aux applaudissements de tous, Torera
s'est levé, épaules hautes, fort svelte,
Mais à présent qui donc cherche-t-elle, cette fillette
en larmes ? Quelle est gracieuse ! Nul n'a vu seize fois
fleurir le printemps sur sa chevelure blonde.
Quels chagrins noient ses yeux de larmes :
La fillette, jeunette, sautant en geignant
au cou de Torero : papa, dit-elle, qu'allez-vous faire ?
Vous faut-il donc, moi, votre unique enfant, qui n'ai pas de mère,
me priver de père ? Je ne suis donc pas encore assez malheureuse ?
Moi aussi je suis près de mon heure dernière.
A la petite enfant le père avec bonté a fait un doux sourire.
La prenant sur son sein, il embrasse sa fille
et, la serrant doucement, il a versé sur sa tendre joue
un tendre baiser : Qu'est-ce qu'on vous a donc fait, dit-il,
ma douce colombe ? Je vous donnerai à choisir,
achetée par moi, une ceinture aussi belle que l'arc-en-ciel
Ainsi, par cajolerie, il vous berne sa fille.
La calmant beaucoup, il réjouit la belle Toribia
et la promesse chez elle aussi épuise vite la peine du coeur.
Finalement, costumé, Ahade seul a paru,
et a pris pied fort en avant dans l'arène,
agaçant le taureau en agitant la muleta.
L'animal furieux s'est placé aussitôt de biais
et, de son large sabot, a creusé profondément le sol.
Ratissant lentement la terre de son museau courbé,
Il s'approche d'abord, avançant une longue corne ;

.../...

.../...

puis, tout droit, plus vif que l'aigle,
le taureau fonce comme la foudre sur son ennemi
peu effrayé ; uni, mais en présentant déjà de face
sa muleta trompeuse, le toréador écarte habilement la bête en colère.
Ensuite, enragé, le taureau revenu au galop se rebiffe.
Alors qu'en vain l'animal couvre encore la poussière
son ennemi vaincu, torero avançant sa main droite
lui enfonce profondément près du cou le dart qu'il avait dissimulé.
La bête lui pousse un mugissement épouvantable,
comme la foudre, quand elle déchire la nue.

- - - - -



